

LA DIMENSION psychologique

Du DÉNI des CONFLITS à la passion du MÉTISSAGE

Une approche psychologique

Georges Gachnochi

Pédo-Psychiatre, psychanalyste.

« En général, aucune civilisation n'est détruite du dehors sans s'être tout d'abord ruinée elle-même, aucun empire n'est conquis de l'extérieur, qu'il ne se soit préalablement suicidé. et une société, une civilisation ne se détruisent de leurs propres mains que quand elles ont cessé de comprendre leurs raisons d'être, quand l'idée dominante autour de laquelle elles s'étaient naguère organisées leur est redevenue comme étrangère. À bien lire l'histoire, on s'aperçoit que le plus souvent, un empire, un État, une civilisation, une société ne sont détruits par l'adversaire qu'autant qu'ils se sont préalablement suicidés. »

René Grousset'

Tout un chacun étant, sinon psychanalysé, du moins psychanalyste, on a l'habitude d'entendre qualifier de « fantasmes » toutes les projections sur l'avenir qui sont susceptibles de déranger le confort optimiste de la classe politique et des médias. Pour la plupart des membres de ces derniers, la prévision des conséquences, qui à d'autres apparaissent comme risquant d'être inéluctables, des évolutions actuelles, ressort donc plus ou moins de la pathologie des intéressés. Il peut être intéressant de s'interroger effectivement sur l'existence éventuelle de *fantasmes* et d'autres éléments psychologiques déterminant un certain nombre de présupposés, de jugements de valeurs, etc..., notamment dans les prises de position par rapport au livre d'Huntington *Le Choc des civilisations*², publié il y a douze ans. Quelques idées développées dans ce livre peuvent certes

donner matière à discussion.³ Mais l'idée directrice, d'une opposition entre les différentes civilisations et de la menace du naufrage possible de la civilisation occidentale, notamment sous l'effet de ses propres forces autodestructrices, est d'une grande force, et plus forts encore sont les faits que l'auteur apporte à l'appui de sa thèse.

Certes, dans l'ensemble, les faits ont confirmé les assertions du livre de Huntington, bien plus qu'ils ne confirmaient la thèse de Fukuyama⁴ sur la « fin de l'Histoire » : les attentats de New York, de Madrid, de Londres, la montée en puissance de la Chine, alliance fondée sur des communautés d'intérêts vis-à-vis du monde occidental entre des civilisations éloignées comme la Chine et l'Iran, la Corée du Nord et la Syrie, la persistance de conflits aux limites du monde islamique et de la civilisation orthodoxe. Même un événement actuel, comme le conflit russo-géorgien, loin d'être une contradiction à ses prévisions, était déjà signalé comme une éventualité possible, conséquence d'une réticence locale, fondée sur des raisons historiques, de rallier un « État-phare », selon sa terminologie. On pourra objecter que tous ces événements, n'étant que le développement de tensions et d'évolutions déjà évidentes en 1996, il n'était pas besoin d'être grand clerc pour formuler une théorie qui ne serait pas contredite immédiatement par les faits, mais que cela ne prouve rien sur l'inéluctabilité, à terme de conflits issus des oppositions entre grandes « civilisations ».

Cependant on peut aussi penser que refuser systématiquement de répondre autrement que par la dérision à un certain nombre de constats de faits relève d'une cécité volontaire, parente de la *Servitude volontaire* dont traita La Boétie, et peut-être aujourd'hui susceptible d'y aboutir. Servitude non pas envers un tyran déterminé, mais envers telle « civilisation » qui se déclare ouvertement en situation de conflit et de conquête par rapport à l'ensemble du monde, mais tout spécialement aujourd'hui par rapport à la civilisation occidentale.

Les axes psychologiques qui sous-tendent cette attitude sont multiples. On en retiendra quelques-uns :

- Le déni du conflit en ce qu'il a de dérangeant – cause la plus banale, la plus superficielle mais une des plus importantes,
- le sentiment de satisfaction narcissique procuré par le « pacifisme »,
- des fantasmes fusionnels, très archaïques, prégnants en eux-mêmes mais aussi défense régressive vis-à-vis d'autres fantasmes, qui le sont à peine moins mais qui sont très culpabilisants car ils impliquent non seulement le conflit, mais aussi la mise en œuvre de l'agressivité,
- le culte de l'Altérité, la fascination par l'« Autre », l'intérêt particulier pour les « marges »,
- l'identification à l'agresseur,

- à l'inverse la sensibilité à la propagande « victimaire »,
- plus généralement : la culpabilité,
- la honte de l'identité,
- le masochisme étayé sur la pulsion de mort,
- la passion du métissage, étayée à la fois sur la crainte de l'inceste et là aussi des fantasmes fusionnels, ainsi que des fantasmes d'incorporation.

Le déni du conflit

« Du moment que nous ne voulons pas d'ennemis, écrivait Julien Freund nous n'en n'aurons pas, raisonnez-vous. Or c'est l'ennemi qui vous désigne. Et s'il veut que vous soyez son ennemi, vous pourrez lui faire les plus belles protestations d'amitié. Du moment qu'il veut que vous soyez l'ennemi vous l'êtes... [la paix] n'est pas n'importe quelle reconnaissance, mais la reconnaissance de l'ennemi »⁵

C'est cette évidence qui fait l'objet d'un déni, non seulement parce que le conflit est dangereux pour soi, mais tout autant parce qu'il comporte le déploiement de sa propre violence. Or l'agressivité n'est plus admise que sous forme très sublimée (compétition économique, affrontements politiques, sportifs, etc...).

Les assertions selon lesquelles le mot Jihad serait à prendre en un sens moral (lutte contre ses propres passions), ou la distinction entre islamisme et islam, font ainsi fortune en Occident mais sont régulièrement réfutées aussi bien par les autorités religieuses islamiques⁶ que par un certain nombre de personnes d'origine musulmane dénonçant la violence ou d'autres aspects, de sa doctrine. Le fait est qu'après le 11 septembre on a entendu, du côté musulman, beaucoup moins d'expressions de réprobation claire et massive que de dénonciations courroucées des réactions d'« anti-islamisme » consécutives aux attentats.

Il serait pourtant intéressant, au-delà des indignations diverses, de voir opposer au constat que notre civilisation est confrontée à des ennemis effectifs des arguments sérieux, autres que l'idée que de tels énoncés favorisent le racisme. Mais comme le remarquait déjà J.-F. Revel⁷, un argument ou un fait est rarement discuté pour lui-même par la gauche : les seules questions posées sont : qui l'a émis ou qui l'a rapporté ? dans quel média (de droite ou de gauche...) ? et quelle cause il sert ou dessert ?

Les circonstances politiques actuelles sont, comme à d'autres périodes de l'Histoire, génératrices en elles-mêmes de positions psychiques régressives qui, par principe, ne peuvent qu'éveiller la méfiance d'« esprits éclairés ». On pourrait classer en deux catégories les guerres, des temps modernes par exemple : celles ayant un enjeu purement national (guerres napoléoniennes, guerre de 1870, première guerre mondiale) et celles qui ont un enjeu idéo-

logique : guerres de religion, deuxième guerre mondiale, et toutes les guerres civiles, (guerres civiles de la Révolution française, de la Révolution russe, guerre d'Espagne). C'est le caractère idéologique des guerres civiles qui ont fait d'elles les guerres les plus atroces. En effet, le pays par exemple d'où l'on est originaire, où l'on vit et dont on parle la langue, « langue maternelle », constitue de ce fait une « image maternelle ». En raison du mécanisme psychique que Mélanie Klein dénomme « clivage de l'objet », cette image est dans le cas d'une guerre civile clivée en deux parties, l'une absolument bonne, l'autre absolument mauvaise, le « mauvais objet ». La représentation psychique de l'adversaire est alors remplacée par la projection sur lui de ce mauvais objet. De ce fait cet adversaire doit être totalement anéanti, car il est la cible d'une haine qui devient elle-même en soi un « bien "absolu" » : la haine est idéalisée⁸, ce qui donne lieu à un conflit particulièrement cruel. On retrouve ces éléments dans ce que Huntington (p. 279) nomme « guerres civilisationnelles », opposant « des États ou des groupes appartenant à des civilisations différentes » et dans lesquels les enjeux *identitaires* sont au premier plan. Lorsque G.W. Bush évoque l'« Axe du mal » à propos du soutien de certains États au terrorisme, il est tentant d'ironiser qu'il semble englué dans un système de pensée fondamentaliste qui donne la part belle à un sommaire clivage de l'objet. Il est facile facile de l'accuser de répondre « en miroir » à la rhétorique irano-islamiste (qualifiant les États-Unis de « Grand Satan »), comme s'il n'y avait jamais eu, et en particulier en plein coeur du xx^e siècle, de régime représentant effectivement un « mal absolu ».

Vis-à-vis du livre de Huntington, le même type de réactions se manifeste⁹. Il est pourtant remarquable que Huntington pour sa part évite précisément tout clivage : il se borne à envisager les caractéristiques et les valeurs des « civilisations » qu'il délimite. Il est difficilement contestable que démocratie, droits de l'homme, liberté individuelle, égalité devant la loi, sont caractéristiques des valeurs de notre civilisation. Il est paradoxal de voir justement cette civilisation, en même temps que la portée universelle de ces (ses) valeurs, désavouées par ceux-là même qui en profitent le plus et devraient le plus les défendre...¹⁰

Le sentiment de satisfaction narcissique procuré par le « pacifisme »

Il serait fastidieux et hors sujet de développer ici les contradictions internes des « pacifistes » (qui amenèrent certains pacifistes d'avant guerre à la Collaboration). Il est plus intéressant de relever le sentiment de satisfaction narcissique que peut procurer le pacifisme. Dans la mesure où par définition le narcissisme est incompatible avec la prise en considération de la réalité, cette satisfaction est génératrice de la plus grande naïveté. Rappelons cette phrase

écrite par Bertrand Russell en 1937 : « La Grande-Bretagne devrait désarmer, et, si les soldats de Hitler nous envahissaient, nous devrions les accueillir amicalement, comme des touristes ; ils perdraient ainsi leur raideur et pourraient trouver séduisant notre mode de vie ». Il poursuivait en expliquant que « si le gouvernement britannique s'arrêtait d'armer et devenait pacifiste, notre pays ne serait pas envahi et serait aussi en sécurité que le Danemark... Aucun pays n'en a jamais attaqué un autre, sinon parce qu'il avait peur de l'armement de ce dernier »¹¹ On sait que Russell ne songea nullement à cesser de servir de « conscience morale » à la Grande-Bretagne et continua à la faire bénéficier, après la Seconde Guerre Mondiale, des judicieux conseils pacifistes qu'il lui avait déjà généreusement dispensés avant qu'elle n'éclate. La narcissique « belle âme » jouissant de notoriété ne connaît en effet ni honte ni pudeur, puisque l'admiration des benêts, dans une sorte de cercle vicieux, lui interdit toute remise en question qui le menacerait d'une pénible mais salutaire réaction dépressive.

Le fantasme fusionnel

Comme en réponse au rejet conscient du « clivage », et d'une certaine manière en défense par rapport à lui, des positions régressives encore plus archaïques, d'origine bien plus inconscientes, se font jour. L'idée notamment d'« un seul monde », de même que celle d'« altermondialisme » viennent nier les difficultés, conflits, contradictions internes, forcément inhérentes au « mondialisme » à la fois prudent et réaliste des grandes organisations économiques internationales. Il s'agit bien en fait d'un fantasme fusionnel, où toutes les différences se voient abolies dans le sein de la « Grande mère terre » – au besoin en jetant l'opprobre (faute de disposer de peloton d'exécution) sur quiconque résiste à cette fusion. Le malheur est que certains, par rapport à cette même « Mère-Terre », semblent avoir des fantasmes bien différents : domination absolue, et si la « Mère-Terre » résiste, la faire exploser pour la châtier.

Le culte de l'Altérité, la fascination par l'« Autre »

Le mot « l'Autre » (de préférence avec une majuscule) est devenu en France l'objet d'une véritable sacralisation. On peut en déceler au moins deux origines, lévinassienne d'une part, lacanienne de l'autre, cette dernière ayant fourni la nécessité automatique d'écrire le mot avec une majuscule, devenue révérencieuse.¹² Le transport brutal hors de leurs champs philosophique et psychanalytique respectifs, voire l'instrumentalisation, du mot-clé du vocabulaire de ces auteurs, a rencontré une fascination remontant notamment à l'influence de « l'Art nègre » et des « arts primitifs » sur les courants artistiques du xx^e siècle,

à commencer par le cubisme.¹³ Le thème de la crainte de l'« exclusion de l'Autre » est devenu un poncif omniprésent.¹⁴

S'ajoute aux sources de ce culte de l'altérité un facteur psychologique non moins fondamental, décrit par le psychanalyste hongrois Imre Hermann : la « préférence pour les marges ». ¹⁵ Elle peut rendre compte en partie au moins de ce passage rapide de la tendresse pour la tyrannie communiste à l'indulgence, voire quelquefois à l'attirance, pour l'expansion islamiste : l'un et l'autre monde sont « à nos marges ».

La honte de l'identité :

C'est à bon droit que Huntington est l'objet, notamment aux États-Unis, d'une attaque massive de milieux intellectuels, au nom du « multiculturalisme », contre les valeurs qui fondent l'« identité nationale américaine... liberté, démocratie, individualisme, égalité devant la Loi, respect de la Constitution et de la propriété privée ». Ces milieux veulent « débarrasser les Américains d'un héritage européen honteux et cherchent la rédemption dans des cultures non européennes »¹⁶. En Europe, les exemples fleuriraient tout autant, à commencer par le refus de Jacques Chirac, au sommet de Bruxelles de 2004, de voir inscrire les racines chrétiennes de l'Europe dans le préambule du projet européen de constitution, parce que « les racines de l'Europe sont autant musulmanes que chrétiennes. »¹⁷ De même l'élimination de la référence à Platon sous prétexte de son acceptation de l'esclavage ! On a pu voir aussi un Primat de l'Eglise d'Angleterre recommander l'application de la Charia, etc... Culpabilité, culte de l'altérité sont certes en cause, entrant en résonance avec la honte de l'identité, mais pas seulement. Plus fondamentalement, il faut considérer la perte des valeurs religieuses, l'élasticité des comportements sociaux, des structures familiales, l'opprobre jeté sur l'idée de « nation » par son instrumentalisation par le fascisme et le nazisme, en même temps que la prédominance durant une bonne partie du vingtième siècle de l'idéologie marxiste « internationaliste ». Puis la circulation ultrarapide, par Internet aujourd'hui, des idées, des plus sérieuses aux plus farfelues, qui rend aussi facile la communication entre un Parisien et un francophone de Beyrouth ou d'Alger qu'avec son concitoyen de Lyon, tout cela concourt non seulement à épaissir l'anomie mais aussi à jeter les individus dans un doute sur leur place dans l'univers, au point de le faire osciller entre les deux pôles, dépressif et mégalomane, de la problématique narcissique. Face à cette destructuration sociale, des idéologies comme l'islam, à la fois sûres d'elles-mêmes et conquérantes, apparaissent comme une bouée de sauvetage non seulement à des marginaux en voie de submersion mais également à des intellectuels désorientés par exemple par le naufrage communiste et la fai-

blesse de la dynamique chrétienne contemporaine, comme le fut Roger Garaudy qui en est l'exemple paradigmatique.

Anticipant sur la question du masochisme moral, on rapprochera de la honte de l'identité l'idée de haine de soi, documentée notamment par Théodore Lessing et illustrée bien entendu notamment par Otto Weininger¹⁸, mais qui n'est pas pour autant une exclusivité juive.¹⁹

L'identification à l'agresseur et la sensibilité à la propagande « victimaire »

L'identification à l'agresseur est un facteur important, à la fois sur le plan individuel et sur celui de la « psychologie des foules ». Sur le plan individuel, il a été notamment décrit par Ferenczi²⁰, Anna Freud²¹, Daniel Lagache²². Ce dernier a insisté à la fois sur les éléments de « toute-puissance » et de sadomasochisme qu'il comporte. Sur le plan collectif, j'ai proposé l'idée de « Syndrome de Stockholm à l'échelle mondiale ». ²³

A l'inverse apparemment de cette identification à l'agresseur, le phénomène d'identification à la victime rend compte de l'importance capitale dans la propagande de se poser en victime. La contradiction n'est en fait, effectivement, qu'apparente, car l'inconscient auquel s'adresse cette propagande ignore la contradiction. C'est ainsi que l'Islam en général, les Palestiniens en particulier, peuvent se présenter sous deux statuts inverses : celui d'éternelles victimes²⁴ – spécialement de qui s'oppose à leurs avancées – et en même temps, d'inéluctables vainqueurs, fort d'un milliard de musulmans...

La culpabilité est un élément également constamment manié à sens unique et instrumentalisé. Culpabilité du colonialisme, de l'esclavage, de la Guerre d'Algérie, etc... En bref, l'Occident a tout à se reprocher, les autres « civilisations » : rien, quand bien même elles auraient été et continueraient à être parmi les plus esclavagistes de la terre...

Certes, de même que la Civilisation (en général) dépend de l'existence du Surmoi chez les individus, il est indispensable que, dans tout État, tout pays, toute culture, existent et se manifestent des « consciences » s'opposant aux crimes et aux injustices qu'y pourraient s'y perpétrer. Mais il ne faut pas oublier que le rôle du « surmoi », et des autres « instances idéales » est à double tranchant : certaines distorsions de la topique, avec des surmoi particulièrement forts – engendrant une culpabilité inconsciente et un besoin inconscient de punition²⁵ – ou clivés – un moi-idéal particulièrement empreint de narcissisme²⁶ – peuvent conduire au crime... ou au suicide²⁷. De la même façon, certaines « belles consciences » – à l'instar de lord Russell – peuvent faire pression pour des parti pris injustes, voire dans d'autres cas contribuer au suicide d'une civilisation.

Le masochisme étayé sur la pulsion de mort

Il découle essentiellement du précédent. On ne peut faire mieux que citer Laplanche et Pontalis²⁸ sur le « “masochisme moral” dans lequel le sujet, en raison d’un sentiment de culpabilité inconscient, recherche la position de victime sans qu’un plaisir sexuel soit directement impliqué. » Compte tenu du succès croissant de la confusion des sexes et des identités²⁹, dans l’intelligentia, mais pas seulement, on se permettra de déroger encore plus au standard du politiquement acceptable en insistant sur l’importance dans cet énoncé du terme « directement ».

Mais plus fondamentalement encore – si l’on admet de se placer sur le terrain, certes contesté, de la psychologie collective – ne peut-on penser qu’est là en cause la « mort des civilisations », qu’évoque la citation de René Grousset placée en exergue du présent article, et bien entendu, en ce qui concerne la nôtre, les ouvrages fameux de Spengler³⁰ et de Toynbee³¹ ? On y retrouverait alors la pulsion de mort, conduisant, selon Freud³², tous les organismes à leur fin...

La passion du métissage

Elle s’étaye à la fois sur la crainte de l’inceste, le dégoût de sa propre identité (la « haine devant le miroir ») et, là aussi des fantasmes fusionnels.

Il faut y ajouter un fantasme d’incorporation : Freud³³, Karl Abraham³⁴, Ferenczi³⁵, Mélanie Klein³⁶ Nicolas Abraham et Maria Torök³⁷ ont insisté sur les tendances sadiques de l’enfant, et la propension à l’introjection/incorporation de l’objet. Mais le métissage peut être considéré comme un équivalent de l’exocannibalisme, incorporant (chez l’enfant à venir, représentant du sujet) les qualités prêtées à l’ethnie qui en est partenaire³⁸. « Seul m’intéresse ce qui n’est pas mien. Loi de l’homme. Loi de l’anthropophage » proclame le *Manifeste anthropophage* d’Oswald de Andrade³⁹, qui, à l’encontre de l’« hégémonie désuète de la langue portugaise », « mobilise l’anthropophagie sur les plans poétique et métaphorique afin d’affirmer une brasilianité moderne »⁴⁰, dont on sait la place qu’y tient le métissage... qui pourtant n’y empêche nullement le racisme !⁴¹

De même que peut être contestée l’idée d’un droit naturel⁴², peut être contestée la vocation à l’universalité et à la pérennité des valeurs qui fondent les États démocratiques occidentaux. Tout concept peut être subverti, soit dans son signifiant – ce qui a pu aboutir à la dénomination de « démocraties populaires » pour les tyrannies communistes – soit dans son contenu même, comme le montre l’aporie de la démocratie au milieu d’un système de valeurs oppressives, tel qu’il existe en Iran. C’est donc sur un ensemble de valeurs, qui comporte, outre la démocratie, la liberté de penser, le respect de l’individu, l’égalité devant la Loi, etc... qu’est fondée notre civilisation. Celle-ci s’appuie sur un

ensemble théorico-pratique qui, à vrai dire, n'a été véritablement mis en place dans l'organisation sociale et politique que dans la seconde partie du XIX^e siècle – plus tard encore si l'on tient compte que le vote des femmes ne fut généralement acquis que plus tard (en France, à la Libération). Tradition récente donc, et trop souvent déjà mise en échec – par les fascismes, le nazisme, le communisme – mais autant de fois sauvée. Plus fragile qu'il ne paraît, plus éphémère peut-être, est donc ce « monde » qui nous paraît, à nous, si « normal ».

Comme y insiste Huntington, il n'est peut-être pas nécessaire de tenir à tout prix à faire partager à l'ensemble des autres « civilisations » cet ensemble de valeurs. On peut fort bien considérer que, comme l'on dit, « c'est leur problème ». Mais notre problème à nous est de savoir si, pour notre part, nous tenons à défendre cette Civilisation qui est la nôtre. Elle est certes imparfaite – dans quelle Civilisation la perfection se rencontra-t-elle jamais ? – en dehors des Utopies, qui, depuis Thomas More, ne sont pas précisément génératrices de liberté. Nous résignerons-nous aux pulsions de mort qui poussent cette civilisation, issue des monothéismes juif et chrétien et de la pensée grecque, à sa fin, ou, selon la recommandation biblique⁴³, choisirons-nous la vie ?

notes

1. Cité par Émile G. Léonard, Préface à l'Histoire Universelle, Encyclopédie de la Pléiade.
2. Samuel P. Huntington (1996), *Le choc des civilisations*, (trad. J. Fidel et al.) Paris, Odile Jacob, 1997.
3. Voir par exemple le chapitre « A clash of civilizations ? », pp 117-124 in : Avner Falk (2008), *Islamic Terror, Conscious and Unconscious Motives*, Wesport, Connecticut & London, Praeger Security International.
4. Francis Fukuyama (1992), *The End of History and the Last Man*, New York, The Free Press. New York & Toronto, Maxwell Macmillan.
5. Cité in Objectif-info. fr
6. Cf. par exemple Louis Gardet, article « Jihad » in *Encyclopedia Universalis*.
7. Voir ailleurs dans ce numéro de *Controverses*.
8. Voir André Green, « L'idéal ; mesure et démesure », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, « Idéaux », N° 27, 1983, 8-33.
9. Souvent de la part de personnes ne l'ayant pas lu. Le titre seul suffit à provoquer scepticisme voire indignation, pour les raisons évoquées plus haut...

10. Par ailleurs la position de Huntington apparaît quelque peu ambiguë, notamment dans le dernier chapitre du livre. D'une part il recommande de ne pas chercher à imposer au autres civilisations les valeurs occidentales, d'autre part il croit pouvoir trouver des « points communs », valeurs partagées entre toutes les civilisations, et notamment entre toutes les grandes religions. Mais n'est-ce pas céder à une illusion optimiste que de croire que ce qui pour les Occidentaux peut sembler une base de conciliation ne représente, pour une « civilisation » en mal d'expansion, autre chose qu'un moyen de désarmer idéologiquement l'adversaire ?

11. Cité et traduit par Jean-François Revel (1988), *La connaissance inutile*, Paris, Bernard Grasset, p. 326, d'après un article de l'International Herad Tribune, 2 avril 1987, dans la rubrique « 50 years ago ».

12. Encore que, peut-être en raison même de cette instrumentalisation, Lévinas lui-même ait été à la fin de sa vie amené à préciser que « la violence est originellement justifiée comme la défense de l'autre, du *prochain* (fût-il mon parent ou mon peuple !) mais est violence pour quelqu'un » (*Altérité et transcendance*, Paris, Fata Morgana, 1995).

13. Et même dès la fin du XIX^e siècle. Voir la thèse de Jean Laude *La Peinture française (1905-1914) et l'« art nègre »*, (1968), Paris, Klincksieck.

14. Lors de l'Exposition du Quai Branly « L'aristocrate et ses cannibales. Le voyage en Océanie du comte Festetics de Tolna, 1893 – 1896 » (23/10/2007-13/1/2008), on recommandait aux enfants, dans le livret qui leur était distribué, de ne pas se scandaliser des pratiques cannibaliques, car tout est question de point de vue, et notre propre habitude de manger de la viande bovine scandalise les personnes de religion hindouiste.

15. Imre Hermann (1923) *La préférence pour les marges en tant que processus primaire*, (trad. G. Kassai), publié avec *Psychologie de l'antisémitisme*, Paris, Éditions de l'Éclat, 1986.

16. Loc. cit. p. 338, citation de Arthur M. Schlesinger Jr.

17. *Le Figaro*, 29/10/2003. Voir par exemple aussi trois articles dans un numéro de *L'Homme et la Société* (1987/1, N° 83 N.S.) consacré à « La mode des identités ». de René Gallissot « Au-delà de la mode identitaire » (pp7-11) et « Sous l'identité, la mode des identifications » pp 12-27 et Michel Giraud « Mythes et stratégies de la double identité », pp 59-67.

18. Voir l'étude que lui consacre Théodore Lessing (1930) in *La haine de soi- Le refus d'être juif* (trad. M.R.Hayoun), Paris, Berg international, 1990.

19. Une excursion dans l'Encyclopædia Universalis, encyclopédie pourtant de gauche, nous fait approcher divers aspects de cette haine dans l'histoire générale et littéraire récente : sous la plume de Raoul Vaneigem (Article « Flagellants ») qui remarque que « Délaissant la radicalité religieuse, le masochisme militant et révolutionnaire n'est pas tout à fait absent dans ces millénarismes désacralisés que sont les insurrections politiques des XIX^e et XX^e siècles, où la revendication plébéienne nourrit dans la haine de soi une haine de l'opresseur aisément assouvie dans le massacre compensatoire des minorités » ; sous celle de Jacques Le Rider (Article « Mitteleuropa ») qui remarque que, sous l'influence de Mach, *L'Homme sans qualités* de Robert Musil présente des hommes et des femmes « sans identité », partis à la dérive dans un système culturel qui ne croit plus à ses

- valeurs et ne donne plus aucun sens à l'existence individuelle (cf. aussi sur ce point G. Gachnochi, « À Vienne, dernières saisons d'un siècle, L'« Homme sans qualités » et la folie comme allégorie », *Perspectives psychiatriques*, 1984, 22, (N° 96), 148-153.) Voir aussi dans l'Encyclopædia Universalis l'article « Sartre » dans lequel Jacques Lecarme, à propos de l'auteur de *La Nausée* et Maître à penser des intellectuels de la seconde moitié du xx^e siècle, remarque le caractère de haine de soi que présente l'acharnement contre Flaubert, depuis 1939 à l'écriture de *l'Idiot de la famille*, et d'une certaine manière l'ambivalence envers la littérature de l'autobiographie des *Mots*.
20. Cf. Sandor Ferenczi, « Réflexions sur le plaisir de passivité », pp 274-276, in *Psychanalyse, Œuvres Complètes, T. IV*. (loc. cit.)
21. Anna Freud, (Das Ich und die Abwehrmechanismen, 1936) *Le Moi et les mécanismes de défense*, trad. A. Berman, Paris, Beauchesne, 1949, rééd. 1975.
22. Daniel Lagache, « Pouvoir et personne », *L'évolution psychiatrique*, 1962, 1, 11-119.
23. Voir Georges Gachnochi et Norbert Skurnik « Les effets paradoxaux des prises d'otages », *Revue internationale des sciences sociales, Unesco*, 1992, XLIV (132) : 237-248 ; Gachnochi G. « De la volonté d'emprise au syndrome de Stockholm : la civilisation en triste état ? », *Perspectives psychiatriques*, 2002, XLI (4) : 280-285.
24. Comme l'écrit Huntington, à propos de la « propension historique des musulmans au conflit... l'argument du musulman victime ne tient pas compte des conflits entre majorités musulmanes et minorités non musulmanes dans des pays comme le Soudan, l'Égypte, l'Iran et l'Indonésie. »
25. Cf. notamment Sigmund Freud (1915-1916) : « Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse (III : Les criminels par sentiment de culpabilité) », pp 105-136 in : *Essais de psychanalyse appliquée*, trad M. Bonaparte et E. Marty, Paris, Gallimard, 1971 et S. Freud (1929), *Malaise dans la civilisation*, trad M. Bonaparte, Paris, PUF, 1971.
26. Cf. Daniel Lagache « La psychanalyse et la structure de la personnalité », *La Psychanalyse*, Paris, PUF, 1958, VI, 5-55 et Jacques Lacan « Remarques sur le rapport de Daniel Lagache », *La Psychanalyse*, 1958, VI, 133-146. (Réédité chez Claude Tchou, 2001).
27. Cf. Sandor Ferenczi (1928 ?), « Psychanalyse et criminologie », pp 223-238 in : *Psychanalyse, Œuvres Complètes, T. IV*, (Trad. J. Dupont et Coll.), Paris, Payot, 1982, et Karl Abraham (1907), *Oeuvres Complètes, T. I*, (Trad. I. Barande), Paris, Payot, 1965.
28. Article « Masochisme » in Jean Laplanche, Jean-Bertrand Pontalis, 1976, *Vocabulaire de la Psychanalyse, 5^e édition revue*, Paris, P.U.F.
29. Voir dossier « L'utopie identitaire, sexes et genres », in : *Controverses*, mai 2008, N° 8.
30. Oswald Spengler, *Le Déclin de l'Occident, 1922-1923*, trad. M. Tazerout, Paris, Gallimard, 1931-1933.
31. Arnold Toynbee, 1934-1954, *A Study of History, t. I-X*, Londres, L'Histoire. Un essai d'interprétation (A Study of History, abrégé des livres I à VI par D. C. Somervell, 1946), trad. E. Julia, Paris, Gallimard, 1951.
32. Sigmund Freud, 1920, *Au-delà du principe de plaisir*, in *Essais de psychanalyse*, (trad. Jankélévitch, rév. Hesnard), Paris, Payot, 1951, pp 5-75.

33. Sigmund Freud (1915) Section 6 ajoutée aux *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, (Traduction Reverchon, revue par J. Laplanche et J.-B. Pontalis) Paris, Gallimard, 1968.

34. Loc. cit. T. 2.

35. Sandor Ferenczi (1909), Loc. cit., T.2.

36. Mélanie Klein, *passim* notamment in « Le développement précoce de la conscience chez l'enfant », 1933, in *Essais de psychanalyse*, trad. franç. M. Derrida, Paris, Payot, 1967.

37. Introduction à l'édition française des *Essais de psychanalyse* de M. Klein, loc. cit., et *L'Ecorce et le noyau* Paris, Flammarion, 1987.

38. Cf. notamment Alfred Métraux, « L'Anthropophagie rituelle des Tupinamba », in *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*, Gallimard, Paris, 1967.

39. Cf. références in Arnaud Tellier : « Posture anthropophage et fusion identitaire », *Le Coq-Héron*, 2008, (N° 192), 35-43.

40. Arnaud Tellier, loc. cit.

41. Il n'est pas inutile de reproduire ici intégralement un document en provenance d'Internet : (l'orthographe a été respectée)

Auteur : AFRICAN JAMAICAN

Date : 15 Jan 2008 11:52

Sujet du message : L'avenir de l'humanité passe par le métissage

Au lieu de faire l'apologie obsessionnelle du métissage (qui cache un mal identitaire, une aliénation, un complexe chez un très grand nombre de noirs, cette obsession pour le métissage est présente plus chez les noirs que chez tous les autres groupes ethniques...), je pense qu'il faut plutôt cultiver l'amour, la fraternité et l'entente entre les peuples, sans que cela ne passe forcément par la dissolution des « races » dans le métissage.

Le métissage n'est pas la panacée au racisme, car il n'y aura jamais de race identique ou unique, tous les métis ne se ressemblent pas, tous les métis n'ont pas la même couleur de peau (comparer Sean Paul et Barack Obama par exemple, tous 2 sont pourtant métis ! Comparer Bouba et Sinik, tous 2 sont pourtant métis !), les pays fortement métissés comme le Brésil ne sont pas moins racistes que les autres. Le racisme existera toujours, c'est ancré dans le genre humain, il faut juste n'avoir cessé de le combattre, sans se nourrir d'illusion qu'on pourra l'éradiquer par le métissage. C'est faux !

Et n'allez pas croire que c'est parce qu'on est métis qu'on ne peut pas être raciste, La aussi c'est archi faux. Si déjà entre noirs même on se hait (guadeloupéen vs haïtien, antillais vs africains), vous ne pensez quand même pas que ce ne sera plus le cas si on est tous métis... vous devez bien vous douter que ce n'est pas parce qu'on est métis qu'on va aimer tout le monde. Il y a des métis qui vivent aussi mal leur métissage que les noirs leur négritude. Certains métis se considèrent plus blanc que noir, d'autres plus noir que blanc, d'autre ni noir ni blanc, et ainsi de suite. Donc le métissage ne met pas à l'abri du repli identitaire, du communautarisme ou même carrément du penchant raciste.

42. Voir Léo Strauss (1949/1953), *Droit naturel et Histoire*, (trad. M. Nathan et É. de Dampierre), Paris, Flammarion, 2005.

43. Deutéronome, XXX, 19.